

Songe d'une vie passée

L'Enfer. C'était ce à quoi s'apparentait mon quotidien depuis mon arrivée sur ces terres. Une vaste prison sans murs ni barreaux, qu'aucun de nous n'osait franchir par peur de ce qui nous attendrait ensuite. Les premiers jours étaient rudes. Rythmés par une douleur indescriptible, marquée sur notre peau par ces hommes basanés qui nous crachaient leurs ordres incompréhensibles en nous apprivoisant à coups de fouet. Une vie de servitude, à travailler la terre sous un soleil ardent. Voilà ce qui nous attendait. Où étions-nous, au juste ? Je m'étais longtemps posée la question. Par peur et déboussolée, je suivais mes pairs, aussi familiers qu'étrangers à mes yeux. Pourquoi acceptaient-ils ce triste sort ? La liberté se trouvait là, toute proche, au-delà de nos champs de torture... Le corps endolori et fatigué, je tentais de tenir bon, de suivre le rythme en espérant que tout ceci soit passager, que j'obtiendrais des réponses. Malheureusement, cela n'arriva pas.

J'ignorais combien de temps était passé. Les jours se ressemblaient, s'accumulaient, les conditions étaient de plus en plus dures. Mon quotidien se limitait à ces habituels sévices de la part de mes tortionnaires, traits pour traits identiques et à l'image de leurs vices, lorsque nous n'allions pas assez vite. Ceux qui abandonnaient étaient exécutés sur-le-champ, ravivant les cris et les gémissements plaintifs de mes compagnons d'infortune. Face à cette toile d'horreur qui se peignait toujours un peu plus, je ne cillai pas. Les coups de fouets ne m'atteignaient plus, au même titre que les pleurs et les prières inintelligibles de mes compagnons qui s'évanouissaient dans les airs, de plus en plus lointains. Tout devenait silencieux, je m'effaçais progressivement face à la déshumanisation constante qui me frappait. Qui étais-je au juste ? Avais-je un nom ? Mon corps marchait de lui-même, animé par une volonté dont je ne semblais pas maître. Des émotions ? Je n'en possédais plus. Le soleil ne brûlait plus, je me contentais de suivre, de survivre, anesthésiée par tant de violence et d'injustice que je ne parvenais toujours pas à comprendre. Qu'avais-je fait pour me retrouver ici, à travailler corps et âme dans ce champ de cannes à sucre ? J'avais tenté maintes fois d'en parler aux miens. Je n'eus aucune réponse, seulement des plaintes. Toujours les mêmes, vagues, lointaines, baragouinées sous la fatigue du travail forcé et de la chaleur assommante. Nous n'avions jamais réussi à nous comprendre. À force, le feu de la vie s'éteignait peu à peu en mon cœur. J'étais las, gagnée par le désespoir d'un monde que je n'arrivais pas à assimiler. Pire encore, je me trouvais désespérément seule. Le vilain petit canard au teint hâlé parmi ces pauvres cygnes blafards et impuissants. Abandonnée à mon terrible sort, je restais lucide face à cette triste réalité : je mourrais ici. Une certitude qu'étonnamment, je me refusais à accepter. Pourquoi ne bougeaient-ils pas ? Nous étions plus nombreux, nous aurions pu gagner notre liberté. J'avais l'intime conviction qu'elle se trouvait là, derrière ces champs de cannes à sucre qui se dressaient comme un obstacle à notre volonté. Si mes pairs refusaient de se risquer à trouver la paix, mon envie grandissait, occupait toujours plus mon esprit jusqu'à ce qu'un jour, enfin, je franchisse le pas.

Un matin, après m'être assurée que mes bourreaux étaient trop occupés à marquer la chair de mes compagnons en plein labeur, je m'élançai de l'autre côté, vers ce monde inconnu qui m'obsédait.

« Elle s'en va ! Vite, faites quelque chose ! »

Bam.

Un coup de fouet, une vive décharge me parcourut l'échine. Une douleur telle que je m'arrêtai de respirer, tombant comme une masse sur le sol terreux.

Bam.

Saisie par l'intensité de mon châtement, je hurlai sans qu'aucun son ne sorte de ma bouche. Mon supplice irradiait mon corps tout entier, une torture qui me semblait durer des heures. Les larmes coulèrent d'elles-mêmes, je me sentais partir... Pourtant, ils continuèrent, jusqu'à m'approcher afin d'éviter que je bouge.

« Stabilisez-la ! »

Quelques mots, les seuls en des mois de servitude que je parvenais à comprendre. Quelques mots qui ne firent que confirmer les soupçons que je possédais jusqu'ici : nous étions tous condamnés si nous restions ici. Cela aurait pu réduire tous mes espoirs à néant, mais je tins bon. Je refusais de finir ainsi. Peu importait qui j'étais, où je me trouvais. L'inconnu m'attendait derrière ces champs de cannes à sucre, et il avait le goût de liberté.

Le visage plaqué au sol, je vis avec autant d'incompréhension que d'horreur que tout se déformait autour de moi. Le visage de mes camarades, attentistes, se confondaient à celui de mes bourreaux. Leurs gémissements et leurs pleurs prenaient une teinte particulière, effroyable, comme pour me rappeler que j'étais terriblement seule face à la mort. Si je souhaitais survivre, je ne devrais compter que sur moi-même, sur les dernières étincelles de vie qui m'animaient, et pas sur ces coquilles vides. J'obtiendrai ma liberté, coûte que coûte.

Pour cela, je patientai, en quête du bon moment. Cela dura un peu de temps, nécessaire afin de mettre mon plan à exécution. Compter mes bourreaux, observer leur manière de procéder, leurs roulements, les zones à faible surveillance. Une fois prête, je tentais le tout pour le tout.

En plein travail, j'attendis que le tortionnaire en charge de notre supplice passe la main à son camarade. L'occasion créée, je m'élançai de toutes mes forces vers les profondeurs du champ. Je manquais de forces, mais il était trop tard pour rebrousser chemin. Derrière-moi, ils avaient compris. Je les entendais hurler, j'accélérerai le pas au prix du peu d'énergie qu'il me restait. Avec la hauteur des cannes à sucre, je ne voyais pas où je marchais, j'ignorais également à quelle distance se trouvaient mes tourmenteurs. Au bout d'un moment, je tournai pour essayer de les perdre. Malheureusement, les coups de feu m'indiquèrent que mon entreprise était vaine. Si l'une de leurs balles me touchait, j'étais morte. Je refusais de mourir dans la servitude, je ne pouvais le concevoir.

Une boule se formait au creux de mon ventre, mais je tins bon. Je rassemblai tout le courage dont je disposais afin de poursuivre ma fuite, je ne devais pas flancher. Malgré mes pieds ensanglantés et endoloris, malgré le souffle qui me manquait. Jusqu'où s'étendait ce champ ? Avait-il une fin ? Au bout d'un moment, je finis par en douter, mais je la vis enfin. La liberté me tendait les bras, elle m'appelait.

Bang.

La réalité me rattrapa bien vite. Si je souhaitais la saisir, il me fallait leur échapper. Je redoublais d'efforts, la respiration sifflante. Au loin, je pouvais voir une falaise, vers laquelle je me dirigeais à corps perdu. Le vent soufflait, les bourrasques me giflaient le visage avec à mes talons, une demi-douzaine d'hommes armés. Je n'abandonnai pas, malgré la pression qu'ils représentaient à mes yeux, pour rien au monde je souhaitais retourner au cœur de cet Enfer. Malheureusement, prise d'une faiblesse, je chutai, le pied pris dans une racine. La douleur m'arracha un cri, mais je devais tout de suite me relever. Mes tortionnaires, dans ma mésaventure, avaient réussi à prendre de l'avance. Il me fallait alors puiser dans ma force d'esprit afin de ne pas flancher, de continuer mon combat jusqu'à ce qu'enfin, je puisse toucher la paix du bout de mes doigts.

Après de longues et atroces minutes, je vis avec effroi la fin de cette falaise. Il n'y avait rien, juste un vaste océan. Une immense étendue d'eau bleue, tout comme le ciel. J'étais cernée, j'avais perdu. Derrière moi, j'entendis un coup de feu retentir, je n'eus d'autre choix que de me retourner pour leur faire face. Mon cœur tambourinait dans ma poitrine et, le souffle court, je me mis à reculer jusqu'au bord du précipice.

Bang.

Un avertissement. Le troisième coup serait le dernier, celui qui m'ôterait la vie. Alors était-ce ainsi que je devais finir ? Mourir de la main de ces métisses ? Nous avons tant de points communs, et tant de différences. Moi aussi, je voulais être libre, m'affranchir de toutes ces contraintes. Si je devais pousser mon dernier souffle, j'estimais avoir le droit de choisir comment le faire. Succomber de leurs mains ? Hors de question. Je mourrai libre. Au moment même où l'un d'eux rechargeait son arme, je pris mon courage à deux mains avant de me laisser tomber en arrière, vers l'inconnu. La chute libre prenait tout son sens. Je pouvais enfin ressentir ce que vivait un oiseau, l'espace de quelques secondes, avant de m'engouffrer violemment dans l'eau salée. Je l'obtins enfin ! J'avais réussi ! Une joie profonde m'envahit avant qu'elle ne s'estompe peu à peu, lentement. Mes sensations m'abandonnaient, je ne sentais plus le froid, ma vue se brouillait. Mon corps devint cotonneux, j'avais l'impression de flotter, comme si mon âme m'abandonnait dans ces eaux sombres à l'image de la nuit. Il était l'heure, je le savais. Alors je fermai les yeux et je l'acceptai venir.

Puis j'émergeai. Mon corps pesait si lourd, ma gorge était sèche et ma bouche pâteuse. Fatiguée, je tentai de comprendre où je me trouvais. Un lit d'hôpital, une chambre impersonnelle et immaculée. Un médecin rentra dans la pièce, tout se passa si vite que j'eus du mal à comprendre. On me fit une batterie de tests avant de m'expliquer la situation... et de me rappeler qui j'étais.

Hawa, il s'agissait de mon nom. Celui que j'avais oublié, au même titre que ma vie. Frappée par un coma de plusieurs mois suite à une violente agression survenue dans des circonstances mystérieuses. Mon agresseur n'avait pas été identifié, j'avais frôlé la mort à maintes reprises durant mon sommeil. Me voilà réveillée, à présent. J'avais trouvé le courage de me battre pour vivre, pour me sortir de cette prison façonnée par Morphée.

Une fois rassuré de mon état, le médecin laissa entrer ma famille. Une demi-douzaine, parmi eux mes parents, mes frères et ma sœur, ainsi que mon mari. Le voile qui occultait ma vue jusqu'ici tomba alors, et je compris tout. Rien n'était dû au hasard. Toute cette souffrance, cette vie de servitude dégradante, les sévices... tous entremêlés aux pleurs de mes proches et aux tentatives des médecins de me sauver. Ce qui ressemblait au songe d'une vie passée était en réalité une construction de mon esprit, établie dans l'unique but de me rappeler de *cet instant*. Tout ceci pour me donner le courage de gagner la vraie liberté. Si je reconnaissais parfaitement le visage chaleureux des membres de ma famille, l'un d'eux possédait les traits de mes bourreaux. Eux qui étaient tous si effroyablement identiques... Cela prit sens, c'était terminé. Je n'eus plus peur d'y faire face. Fini la servitude, je ne serais plus l'esclave d'un mari violent.

Nombre de mots : 1790